

L'INTÉGRATION ÉCONOMIQUE (*)

EXPOSÉ DES DOCTRINES ANARCHISTES

par

SAVERIO MERLINO

Bien que le directeur de cette revue (1) me permette d'y exposer librement les principes anarchistes - ce dont je me fais un devoir de le remercier, - la nature même de la publication où mon étude apparaît, m'impose une grande brièveté. Je suis donc obligé de passer sous silence les théories latérales d'ailleurs très connues des mutualistes américains, des collectivistes anarchistes espagnols, de Most et autres, pour m'en tenir à la doctrine communiste-anarchiste, qui est la dominante et, selon moi, la plus foncièrement anarchiste. Pour les renseignements nécessaires, j'ai assurément puisé aux sources; mais je ne me tiens pas obligé de reproduire fidèlement tel ou tel autre système préconisé.

Pour passer de sa phase critique à sa phase organique, le socialisme scientifique moderne avait à résoudre trois problèmes concernant l'organisation de la société future: 1- qui organisera le travail et les satisfactions; 2- d'après quel criterium telle organisation sera faite; et 3- comment sera réglée la participation de chaque individu aux travaux et aux jouissances?

Trois écoles se sont formées sur ces questions: l'école communiste autoritaire, l'école mutuelliste collectiviste et l'école anarchiste communiste.

A la première question - qui organisera le travail et les satisfactions dans la société future?, - les communistes autoritaires ont répondu que ce sera l'État; - les mutuellistes collectivistes ont avisé que les collectivités de travailleurs se chargeront de la besogne au moyen des délégués, administrateurs ou fonctionnaires, - les anarchistes enfin ont appelé l'individu libre dans le groupe libre à la gestion de ses propres affaires.

Comme règle des rapports entre les sociétaires, les communistes n'avaient que la loi ou les décisions de l'Administration centrale, les mutuellistes collectivistes prônaient l'égal échange et la juste rémunération du travail; les anarchistes l'établissent dans la solidarité des intérêts et dans la libre entente entre travailleurs.

Quant à la part que chaque individu prendra dans l'actif et dans le passif de la production, - la formule du communisme autoritaire était: à chacun selon ses besoins; - la formule collectiviste fut: à chacun selon ses œuvres; - les anarchistes leur ont opposé l'organisation rationnelle et proportionnelle des besoins pour tous les membres de la société.

Le communisme autoritaire, même dans sa forme moderne, est vieux, d'un siècle à peu près. Le collectivisme, annoncé d'abord par Collins, s'affirma dans le fait au sein de l'*Internationale* comme un communisme limité aux produits du travail, tempéré par l'infusion de je ne sais quelle dose d'économie politique dans ses veines, une conciliation, un amalgame de Marx et Proudhon.

L'origine de l'anarchie se perd dans le tumulte de la scission qui hâta la dissolution de l'*Internationale*. Proudhon en politique, en économle Tchernychewsky - dont la critique de l'économie politique fut autre-

(*) Cette étude a été publiée dans les éditions du *Réveil socialiste-anarchiste*, Genève, n°2, 5, 7, 8, et 9, des 21 juillet 1900, 1^{er} septembre 1900, 29 septembre 1900, 13 octobre 1900, et 27 octobre 1900. La date de première parution ne nous est pas connue. Elle est antérieure à 1897, date à laquelle MERLINO est devenu social-démocrate. (Note A.M.).

(1) *Journal des Économistes*.

ment large et scientifique que celle faite au point de vue exclusivement économique de Marx - en furent les précurseurs. Bakounine et ses amis n'avaient pas au début d'idées arrêtées; ils étaient proudhoniens, marxistes et collectivistes à tour de rôle. Au Congrès de la *Ligue de la Paix* à Berne, Bakounine fit sa profession de foi: «*On m'accuse d'être communiste, je ne le suis pas. Je suis collectiviste: je demande l'abolition de l'hérédité*». Plus tard les membres de la *Fédération jurassienne* protestent de la «*sincérité passionnée avec laquelle ils étudiaient les diverses théories socialistes*», et ajoutent naïvement: «*Nous rêvions une synthèse, où Marx et Proudhon nous donneraient la main*» (2). Tout ce qu'on savait dans l'*Internationale* de la physionomie que prendrait la société future, c'était que «*peut-être elle ne serait que l'Internationale universalisée, étendant son action à toutes les forces sociales et réglant, par tous et pour tous, l'exploitation et l'emploi des richesses humaines*» (3), ou bien - comme disaient les anarchistes - l'union universelle de libres associations tant agricoles qu'industrielles (4).

Les anarchistes appuyèrent sur l'autonomie des groupes, sur la destruction complète de l'État et sur l'entente qui s'établirait entre les hommes à la suite de l'abolition de la propriété individuelle.

Mais ce qui les caractérisa surtout, ce fut le culte qu'ils avaient pour l'*Idéal*, - un sentiment qui n'est pas incompatible avec la poursuite d'un but d'amélioration matérielle comme, à défaut d'autre exemple, l'histoire du libre échange suffirait à le prouver. Ils avaient le pressentiment que «*quelque chose de vraiment grand allait se passer au monde*», un changement complet de la société, un *renovatio ab imis fundamentis* (*). Cela explique leur enthousiasme irrésistible, leur dévouement à toute épreuve et leur immense succès dans les pays jeunes, en Italie, en Espagne et en Russie.

Cherchant à approfondir la conception de la société future, à mesure qu'ils avançaient dans ce chemin, ils s'éloignaient des théories économiques de Marx et Proudhon. Ils commencèrent par nier la déterminabilité de la part de chaque travailleur aux produits finals de travaux concomitants et successifs; de là ils furent amenés à objecter à la distinction entre instruments de production et produits. Ils abandonnèrent «*sans regret*» aux socialistes autoritaires, successivement: les «*bons de travail*», les «*services publics*», l'«*égal échange*», enfin le collectivisme tout entier; ils se dirent communistes et révolutionnaires, tandis que les autres, marxistes, blanquistes et proudhoniens, devinrent à leur tour collectivistes et finirent, en Allemagne déjà en 1875 (à Gotha), en France plus récemment, par devenir *lassalliens*, c'est-à-dire parlementaires.

Les *collectivistes* (la presque totalité des socialistes autoritaires) conçoivent la transformation économique de la société actuelle comme affectant exclusivement la distribution des produits du travail: la propriété et le mode de production sont, d'après eux, déjà en grande partie socialisés; et ils citent comme exemple ces grandes compagnies industrielles, où vainement on cherche à voir fonctionner ce ressort de l'intérêt individuel.

Pour les anarchistes (communistes), la transformation sera bien autrement radicale: tout le cadre de la société changera par le seul fait qu'à la production pour un profit succédera la production pour la satisfaction des besoins directs des producteurs associés.

A peine, disent ils, l'intelligence humaine peut concevoir la révolution que ce simple changement d'objectif provoquera dans le travail, dans les besoins, dans les rapports entre les hommes et entre les peuples. Ou, ce qui revient au même, à peine peut-on imaginer à quel point le système capitaliste, la chasse au profit, pervertit les «*voies et moyens*» naturels de la production.

(2) Mémoire présenté par la *Fédération jurassienne de l'A.I.T.*, à toutes les Fédérations de l'*Internationale*, Sonvilliers, 1873, p.82.

(3) *L'Internationale, son histoire et ses principes*, par B. Malon, Lyon, 1872, p.13. Voir aussi le dit *Mémoire*, p.129 et 132 des documents.

(4) Programme de l'Alliance fondée par Bakounine.

(*) Le renouvellement de bas en haut. (*Note A.M.*).

La production domine aujourd'hui la consommation, le commerce tyrannise la production; et la banque tyrannise le commerce. L'industrie suffoque, obstrue l'agriculture; le capital opprime le travail. Tout le plan économique est ourdi d'après le principe de la prééminence de l'intérêt capitaliste.

On s'aperçoit de cette vérité lorsqu'on observe les contrastes frappants que présente l'organisation économique actuelle: les champs incultes et le travailleur manquant de nourriture; les industries domestiques en décadence et les paysans manquant de travail pendant une moitié de l'année; les pays transformés en de vastes solitudes interrompues par de monstrueuses agglomérations de population, au milieu desquelles la misère, les vices et les crimes germent et se reproduisent à perpétuité. Observez encore la localisation, spécialisation et concentration à outrance d'industries qui ne dépendent pas de situations spéciales, et pourraient pourtant bien être disséminées sur toute la surface d'un pays; la manie de grandeur dont sont saisis la production et surtout le commerce, les «*trusts*» et ces engorgements simultanés des marchés et les vides épouvantables, les crises terribles qui s'en suivent. Notez, autres causes de secousses et de déperdition de forces, la quantité énorme de valeurs fictives, éphémères (de position et autres) dérivées de la mauvaise direction imprimée à l'économie; les faux frais de réclame et de transport, les fraudes de fabrication, etc... Enfin le capital d'un pays assujéti à la direction d'un petit nombre d'individus, dont les intérêts, les caprices, les accidents de fortune peuvent entraver considérablement et parfois paralyser tout à fait le mouvement industriel et commercial (Walker (*)); le consommateur à la merci du producteur et tous les deux, séparés comme ils le sont parfois de la moitié de la circonférence du globe, à la merci d'innombrables intermédiaires; conséquemment les crimes de la spéculation, les paniques artificiellement provoquées, le monopole renaissant de ses cendres, surgissant, plus puissant et outreuidant que jamais, au sein de la concurrence même.

Considérons de plus près le fait capital de l'organisation, de la consommation. La consommation est hors de toute mesure et proportion avec le travail. Tel homme qui passe sa journée à fumer, causer et se faire traîner en voiture, dîne six fois pendant douze heures, et les mets les plus délicats lui sont réservés; tandis que le travailleur, le malade, sont laissés dans la pénurie de toute chose nécessaire. L'ouvrier doit donner en travail ce qu'il ne reçoit pas en nourriture; rien d'étonnant si son budget animal présente un déficit, qui s'accroît d'année en année jusqu'à aboutir à la mort d'inanition. Des enfants à demi-affamés deviennent des hommes faibles; pourtant ils sont appelés aux travaux les plus durs et les plus abrutissants. Toutes ces irrationalités du système de l'alimentation, qui engendrent une déperdition énorme de forces sous forme d'improductivité du travail, de maladies, de crimes, etc..., seraient corrigées en système communiste, car alors nous serions aussi intéressés à voir nos compagnons de travail bien nourris qu'à être bien nourris nous-mêmes. De même pour le logement. L'ouvrier aujourd'hui est logé au gré de son maître, condamné au voisinage de l'usine, retenu dans les milieux peuplés et infects de nos grandes villes, refoulé des quartiers qui deviennent *fashionables* (**), comme le barbare des territoires que la «*civilisation*» envahit. Dans la société communiste, n'y ayant plus de capitalistes intéressés à gagner 20% sur les taudis loués à des pauvres gens, ni des *Model Lodging House Companies* (***) spéculant sur la prostitution des locataires, on pourrait donner à chaque homme, chez lui ou à l'usine, le volume d'air oxygéné nécessaire à la respiration. De beaucoup plus grande la révolution se produira dans l'agriculture; où il y a à réduire des immenses étendues de terre, à donner valeur à chaque pouce de sol et égaliser autant que possible, par le travail, la productivité des terrains les plus différentes, à utiliser les eaux comme forces industrielles et agricoles, à rectifier les cours des fleuves et torrents, à parer à la destruction des forêts, à laquelle pousse l'intérêt individuel du propriétaire, et à apporter d'importantes améliorations dans l'élevage du bétail et dans toutes les industries agraires. Par l'effet de cette révolution économique devant laquelle les idées les plus outrées que nous nous faisons des bouleversements politiques pâlisent, les industries se disperseront sur tous les pays, des fabriques surgiront, au milieu des champs, la ville se répandra, pour ainsi dire, dans la campagne, les maisons s'entoureront de potagers, comme aujourd'hui les grandes villes, de nouvelles voies sillonneront les terri-

(*) Peut-être s'agit-il de Francis Amasa WALKER, économiste et statisticien américain, (1840-1897), superintendant des recensements fédéraux américains de 1870 et 1880. (Note A.M.).

(**) Bien à la mode. (Note A.M.).

(***) Sociétés de gestion de *maisons modèles*. (Note A.M.).

toires, et un échange plus utile que celui des marchandises, un échange d'idées et une correspondance de sentiments fraternels et de services s'établiront entre tous les groupements d'une région et au delà. Chaque nation (région) ayant son propre agriculteur et artisan; chaque individu travaillant au champ et à quelque art industriel, chaque individu unissant des connaissances scientifiques avec la connaissance d'un métier (5), - telle est l'intégration économique préconisée par les anarchistes, intégration qui est *in visceribus* (*) de la société actuelle (6).

(5) Kropotkine, *The breakdown of our industrial system*, Nineteenth Century, avril 1888.

(6) Que l'agriculture, l'industrie et le commerce ne progressent en tout pays que «*pari passu*» (**) en se donnant la main, en s'intégrant réciproquement, cela est affirmé maintenant par les économistes et hommes d'État italiens, et apparaît très clair à quiconque examine les conditions économiques de ce pays. Nous sommes bien loin de la division des nations en agricoles, manufacturières et commerçantes.

(*) *Dans les entrailles*. (Note A.M.).

(**) *Pas-à-pas*. D'un dialecte italien non déterminé, cette expression est celle actuelle du dialecte corse. (Note A.M.).